

ABONNEMENTS :

POUR LA FRANCE :

Trois mois	6 fr.
Six mois.....	11
Un an	20

Pour l'étranger, le port en sus.

JOURNAL

DES COUTUMES

ABONNEMENTS :

POUR LA FRANCE :

Trois mois	6 fr
Six mois.....	11
Un an	20

Pour l'étranger, le port en sus.

DE LA COUR DE FRANCE

ET DES COURS ÉTRANGÈRES



« La Cour est le centre de la politesse d'une nation. »

On s'abonne à Paris, au Bureau du Journal, rue de Marengo, 6. — A Bruxelles, chez M. Wahlen-Fierlants, libraire de la Cour et de S. A. R. Monseigneur le comte de Flandres, marché aux Herbes, 104. — A Ostende, porte de Secours, 1, vis-à-vis le Jardin des Princes.

FRANCE.

L'Empereur de Russie a fait parvenir à l'Empereur ses compliments de condoléance à l'occasion du décès de S. A. I. le prince Jérôme.

Le Moniteur mentionne également les compliments de condoléance de S. M. la Reine d'Espagne.

— Par ordre de l'Empereur, le ministre d'État a fait remettre à chacun des maires des vingt arrondissements de Paris, une somme de 2,500 fr. destinée aux bureaux de bienfaisance.

— La Cour a pris le deuil à l'occasion de la mort du prince Jérôme; mais ce deuil n'est point porté par la livrée, parce que, selon l'étiquette consacrée, la livrée n'est mise en deuil que pour le souverain.

BELGIQUE.

Le 29^e anniversaire de l'inauguration du Roi sera célébré, cette année, avec un éclat inaccoutumé.

A l'issue du *Te Deum*, qui sera chanté à midi en l'église collégiale des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles, aura lieu une grande revue de la garde civique et de l'armée.

Vingt mille hommes seront sous les armes. Le commandement supérieur de la milice citoyenne sera dévolu à M. le lieutenant-général baron Vanderlinden-d'Hoogvorst, et les troupes de l'armée seront placées sous les ordres de M. le lieutenant-général baron Chazal, ministre de la guerre. La tête de la colonne se trouvera rue Royale, à la hauteur de la place des Palais, et la ligne de bataille s'étendra, par ladite rue et les boulevards de l'Observa-

toire, du Régent, de Waterloo, du Midi et de l'Abattoir, jusqu'à la porte de Flandre.

Les régiments de cavalerie et d'artillerie étrangers à la garnison de Bruxelles seront cantonnés, du 20 au 22 juillet, dans la banlieue. Quant aux régiments d'infanterie, ils arriveront et retourneront le même jour par le chemin de fer.

Les abords de la colonne du Congrès seront transformés en jardin ou *square*, à titre d'essai, avant de rendre cet embellissement définitif.

Un feu d'artifice sera tiré à la porte de Schaerbeck. D'autres divertissements populaires, dont nous donnerons plus tard le programme, sont également projetés.

Il est question aussi de plusieurs fêtes données par différentes sociétés, dont nous attendons les détails pour en faire part à nos lecteurs.

— On parle du voyage prochain, vers la mi-août probablement, que la Reine d'Angleterre et le prince Albert feraient en Belgique, se rendant à Berlin pour assister à la cérémonie du baptême de l'enfant de la princesse Frédéric-Guillaume de Prusse, fille de la reine Victoria.

La naissance de l'enfant royal est attendue vers la fin de ce mois-ci. Le baptême, assure-t-on, aura lieu un mois après. Le parrain sera le prince-régent de Prusse, la marraine la reine Victoria.

Après les couches de sa belle-fille, le prince-régent de Prusse se rendra à Ostende pour y prendre les bains de mer, et recevra, à leur entrée en Belgique, la reine d'Angleterre et le prince-consort qui, ainsi que Son Altesse Royale, partiront directement pour Berlin.

(*La Gazette rose de Bruxelles.*)

RUSSIE.

Des salves d'artillerie ont annoncé à Saint-Pétersbourg le mercredi 4^{er}/13 juin, la naissance au château de Strelna du prince Dmitrii Constantinowich, fils de S. A. I. Mgr le grand-duc Constantin, frère de l'Empereur, et de M^{me} la grande-duchesse Alexandra Joséphovna.

— On annonce le prochain voyage de S. M. l'Empereur à Varsovie.

— Par ordre de l'Empereur, l'orchestre des théâtres impériaux sera mis, à partir du 1^{er} septembre prochain, au diapason adopté par la commission française.

SAXE-COBOURG.

Le prince Alfred d'Angleterre, neveu du duc-régnant et héritier présomptif de la couronne, doit arriver prochainement à Cobourg, où se font de grands préparatifs pour sa réception.

DES

COSTUMES SOUS LA TROISIÈME DYNASTIE

Les nobles portèrent pendant plusieurs siècles l'habit long ; on ne portait l'habit court qu'à l'armée. François I^{er} quitta cet habit long pour le pourpoint à taille. Henri II y ajouta une espèce de petit jupon qui couvrait le haut-de-chausses, et un petit manteau qui ne passait pas la ceinture. Henri IV reprit la jaquette qui allait à mi-jambes. Sous Louis XIII, on commença à porter des casaques, auxquelles ont succédé les habits et les vestes qui sont encore en usage, mais sous une forme d'un meilleur goût.

Les princes mérovingiens portaient les cheveux très-longs ; la noblesse les portait plus ou moins longs, suivant la naissance et le rang ; les serfs étaient tout à fait rasés. La famille royale avait seule le droit de laisser croître la barbe. Les rois de la deuxième dynastie portèrent les cheveux courts. On recommença sous Hugues-Capet à les porter plus longs, et sous Louis-le-Jeune, on cessa de porter la barbe. François I^{er} se fit couper les cheveux et laissa croître sa barbe ; tout le monde fit comme le prince. La mode changea sous

Louis XIII, et l'on vit paraître sous Louis XIV les perruques et la poudre.

Quant à la manière de se couvrir la tête, on porta très-longtemps le *chaperon* ; quand il était tout à fait en peau, on l'appelait *aumusse*. Sous Charles V, on commença à se couvrir d'un bonnet ; on l'appelait *mortier*, s'il était de velours ou galonné ; mais il n'y avait que le roi, les princes et les chevaliers qui portaient cette coiffure. On commença à porter le chapeau sous Charles VII. Louis XII reprit le mortier, que François I^{er} laissa pour le chapeau. Henri II prit la toque et porta le premier des fraises et des collets. Avant ce prince, jusqu'à saint Louis, les rois avaient le cou nu, excepté Charles V, qui portait un collet d'hermine. Sous Louis XIII, on reprit le chapeau, dont la forme a varié jusqu'à ce jour.

Pendant plusieurs siècles, les habillements des femmes furent extrêmement simples. Ce ne fut que sous Charles VII qu'on les vit se parer de bracelets et de boucles d'oreilles. Catherine de Médicis fut la première reine qui eut un carrosse. Très-longtemps Henri IV n'en eut qu'un pour lui et sa femme. On trouve dans une lettre qu'il écrivait à Sully qui était malade : *Je comptais aller vous voir, mais je ne pourrai, car ma femme se sert de ma coche*. Bassompierre, sous le règne de Louis XIII, fut le premier qui fit faire un carrosse plus petit, orné de glaces.

GEORGES D'AIGUEBELLE.

ORIGINE DU DRAPEAU BLANC

Après l'assassinat du duc d'Orléans-Valois, le duc de Bourgogne, qui avait commis ce meurtre, forma un parti puissant dont était la Reine, et qui se réunit aux Anglais nouvellement débarqués. L'autre parti, celui du Régent assassiné, était représenté par le comte d'Armagnac, le jeune duc d'Orléans et le Dauphin. Il y avait donc deux intérêts aux

prises, les Anglais et le Dauphin, et deux bannières levées, la bannière de Bourgogne et les bannières réunies d'Armagnac et d'Orléans.

Or, le rouge formait les couleurs de Bourgogne, le blanc formait les couleurs d'Orléans, de Lescut et de Comminges. C'est donc sous le ruban blanc d'Orléans, le *champ d'argent* de Lescut et les *otelles* de Comminges, que le Dauphin de France fut vainqueur ; et lorsque, immédiatement après la guerre, il métamorphosa l'ancienne chevalerie en compagnies d'ordonnance, il donna la cornette *blanche* à la première qui fut sur pied. Quand vinrent les colonels-généraux, la cornette ou drapeau fut confiée à la compagnie qui leur appartenait en propre. Lorsque ces grands officiers furent supprimés, les mestres-de-camp la placèrent dans les compagnies ; enfin, après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, qui enleva les compagnies aux colonels, le drapeau blanc resta dans la plus ancienne compagnie de chaque régiment.

Les couleurs nationales, en France, ont été successivement le *bleu*, le *rouge* et le *blanc*. Clovis, en se faisant chrétien, abandonna les insignes des Romains et des Franks, auxquels il substitua l'enseigne bleu uni en l'honneur de saint Martin de Tours, dont les reliques suivaient ordinairement les armées. Les premiers rois de la troisième race n'ayant plus que la suzeraineté sur l'Anjou et la Touraine, se refroidirent infiniment de leur dévotion pour saint Martin, et finirent par invoquer un autre patron dont l'église était plus rapprochée du lieu de leur résidence.

Les rois, depuis Hugues-Capet, ayant fixé leur résidence à Paris, firent choix de saint Denis pour patron de tout le royaume. De là l'usage pour les monarques français de prendre pour cri de guerre : *Montjoie* et *Saint-Denis*. Louis-le-Gros, le premier qui l'employa, adopta la couleur rouge de la bannière qui devint celle du royaume. Cette bannière était l'*oriflamme*. Les rois faisaient porter, en

outre, devant eux le *pennon* royal, petite enseigne carrée de couleur bleue, semée de fleurs-de-lis d'or. Charles VII, dont la dévotion particulière était tournée vers la Vierge, fut le premier qui employa la cornette blanche pour sa principale enseigne ; celle-ci remplaça l'*oriflamme*. Dans les guerres de religion, la croix rouge fut reprise par les catholiques et la croix blanche par les protestants.

La reine Anne (1498) est la première reine de France qui porta le *deuil en noir* ; jusqu'alors les veuves des rois s'habillaient de blanc, ce qui leur avait fait donner le titre de *reines blanches*.

PRADON, BRACONNIER

On ne connaît généralement Pradon que par les épigrammes de Boileau qui sont dans la mémoire de tout le monde, de Jean Racine qui n'était pas tendre quand il attaquait ses rivaux, et de Monseigneur le prince de Condé, dont les plaisanteries étaient, à l'occasion, d'une aussi fine trempe que l'épée. — Le célèbre Vaucanson avait confectionné, pour la tragédie de *Cléopâtre*, un aspic qui, par un mécanisme ingénieux, poussait un sifflement au moment où la brune reine d'Égypte l'approchait de son sein humide encore des baisers de Marc-Antoine, le Joachim Murat de son époque.

— Comment trouvez-vous la pièce ? dit au vainqueur de Rocroi M. de Haffitte, maître des camps et armées du roi, que M. le prince avait daigné admettre dans sa loge.

— Je suis de l'avis de l'aspic, lui glissa Son Altesse dans le creux de l'oreille. Quoique prononcées bien bas, ces fatales paroles furent entendues, répétées, et la pièce tomba malgré les efforts des Sévigné, des Deshoulières et autres bas-bleus de ce temps-là, dont l'hôtel de Bourgogne était l'athénée.

Pradon ne méritait pas cependant d'être traité avec tant de rigueur. De l'avis de plusieurs critiques consciencieux, s'il écrivait aussi ridiculement que peut le faire Pierre, Paul ou Jean, il pensait souvent aussi bien que Racine. En tous cas, si son style était vicieux, son cœur était excellent. On peut en juger par l'anecdote suivante :

Commensal de M. le marquis de Coulanges pendant l'automne de 16..., il s'était enfoncé dans les taillis du parc, et, égaré par la muse, il versifiait encore deux heures après que la cloche du château avait donné le signal de la retraite.

Il venait de terminer le second acte de *Phèdre* et se disposait à rebrousser chemin, quand un coup de feu se fit entendre à quelques vingt pas de lui.

— Par Thésée l'occiseur de bandits, dit-il avec un certain émoi, serais-je tombé dans une embuscade de rôdeurs de nuit ?

Comme il achevait mentalement ces mots, un paysan, couvert de haillons et paraissant en proie à une vive terreur, vint se cacher dans l'excavation d'un vieux hêtre voisin du poète.

Des pas rapides et des voix tumultueuses se firent en même temps entendre de tous côtés :

— Par ici, Laramée !

— A moi, Landouiller !

— Pas si vite, Fanfan !

— Voilà la piste du manant !

— C'est, j'en suis sûr, ce scélérat d'Antoine !

— L'infâme braconnier ?

— Cette fois, il ne nous échappera pas !

— As-tu des cordes pour lui lier les mains ?

— Mon ceinturon suffira.

— Je suis perdu ! murmura presque à l'oreille de messire Pradon une voix saccadée par la peur.

— Quel est votre crime, bonhomme ?

— Hélas ! Monsieur, j'ai tué un faisan.

— Et que craignez-vous ?

— La geôle du baillage, d'abord ; ensuite les galères.

— Pour si peu ?

— C'est la loi... Que vont devenir ma femme et mes pauvres enfants ?

Les gardes forestiers n'étaient plus qu'à dix pas.

— Voilà ma bourse ; vite, votre escopette... bien... maintenant le faisan... et ne bougez pas plus que si vous étiez mort.

Il était temps. Les gardes forestiers étaient arrivés, et, à la lueur de leurs lanternes, au lieu d'Antoine le braconnier, ils avisèrent Pradon le poète, tenant d'une main une carabine dont le bassinait fumait encore, et de l'autre un magnifique faisan doré.

— C'est un ami de Monseigneur, dit Landouiller en portant la main à sa casquette.

— En voilà bien d'une autre !

— Qui s'y serait attendu ?

— Oui, mon enfant ; j'ai eu ce soir la fantaisie de me mettre à l'affût... et vous voyez que je n'ai pas tiré ma poudre aux moineaux. Mais il se fait tard... j'ai un appétit de chasseur... On doit être, au château, inquiet de mon absence... Partons.

Les piqueurs du marquis de Coulanges ne crurent peut-être pas entièrement à l'histoire improvisée de messire Pradon ; mais, sans pousser plus loin leurs recherches, ils le guidèrent hors du bois.

Antoine, délivré comme par miracle, se hâta de regagner sa chaumière, où il embrassa, en pleurant de joie, sa femme et ses enfants. La pauvre famille fit ce jour-là bonne chère avec un des écus de trois livres contenus dans la bourse du poète, qui reçut lui-même, d'un petit air conquérant, les félicitations que lui adressa M^{me} la comtesse Diane de Chamilly. La noble douairière alla même jusqu'à le comparer à Endymion, le beau chasseur de la Carie... Elle avait peut-être ses raisons pour cela.

Quoi qu'il en soit, ce trait, dont nous retrouvons le récit naïf dans une correspondance inédite, fait infiniment d'honneur à Pradon ; car déjà, de son temps, les bons cœurs étaient plus rares que les beaux esprits.

JULES FREY.

HABENECK ET DUPREZ

PAR DEVANT ROSSINI

A la première répétition de *Guillaume Tell*, à l'Académie royale de musique, en 1837, M. Duprez s'arrêta court aux premières mesures, et pria M. Habeneck d'accompagner plus lentement. Personne n'ignorait alors, et n'ignore encore aujourd'hui, en France, combien était grande la valeur artistique de M. Habeneck, ainsi que l'amitié intime qui le liait à Nourrit.

— Monsieur, répondit à Duprez le chef d'orchestre, voilà quinze ans que j'accompagne ainsi cette partition, et cela, sous les yeux de l'immortel maëstro; cette mesure, c'était celle de mon pauvre Nourrit; aujourd'hui, je ne puis faire autrement.

— Monsieur, reprit Duprez, pour ma part, voilà dix ans que j'étudie cette œuvre, je ne l'ai jamais plus comprise que chantée dans cette mesure; voulez-vous m'accompagner comme je le désire?

— Non, Monsieur.

— Dans ce cas, je vous salue.

Et Duprez se retira.

L'étonnement est à son comble; la rumeur et l'alarme se répandent aussitôt comme un voile funèbre. Aucune prière ne peut vaincre la résolution de M. Habeneck; rien ne peut faire fléchir la conscience de M. Duprez. Que faire? il faut écrire à Rossini. Le maître se livrait alors, dans une ville du Midi, à tous les loisirs d'une existence heureuse et paisible. On lui fait apprécier la gravité d'un conflit de cette nature, s'élevant surtout, dans les circonstances où l'Opéra se trouvait alors; — il part, arrive à Paris, et fait prier M. Duprez, en s'excusant sur son âge, — ce qui était inutile, — de vouloir bien se rendre auprès de lui.

— Voyons, Monsieur, dit-il à l'artiste après les premiers mots de politesse et d'explication et se plaçant à son piano, voyons, chantez absolument comme vous l'entendez.

Duprez chanta.

— Bien, bien, bien! faisait le maître à mesure que se déroulait devant lui ce chant large et puissant.

Et lorsque arriva le grand morceau du quatrième acte : *Amis, secondez ma vengeance* :

— Allez, Monsieur, allez, dit Rossini dans l'enthousiasme, en lui pressant les mains, notre adorable Habeneck vous accompagnera comme vous le voudrez; vous êtes un grand artiste.

Et Duprez, modeste et fier, s'inclina devant cet homme qui ne dédaignait pas de laisser tomber sur lui un reflet de sa gloire.

Guillaume Tell fut chanté comme il l'avait compris.

UNE NUIT SANS LENDEMAIN

II

Vers deux heures du matin, il passa dans les salles de jeu, où l'or ruisselait sur les tables, et perdit quelques ducats; après quoi, il se retira pour avoir la faculté de s'abandonner librement aux délicieuses sensations qui l'agitaient.

Arrivé sous le péristyle de l'hôtel, il sentit le contact d'une main qui glissait furtivement un papier dans la sienne. Il se retourna et vit, à quelques pas de lui, un domestique, sans livrée apparente, qui lui fit signe de prendre connaissance du billet. Le vicomte jeta les yeux sur le mystérieux message, qui n'était qu'une feuille volante arrachée à un carnet, et lut ces quelques mots d'une écriture fine et serrée, qui paraissaient avoir été tracés à la hâte par une main de femme :

« Suivez avec confiance la personne qui vous remettra ce billet.

« Amour et discrétion »

Le capitaine ne fut pas médiocrement surpris en lisant cette étrange invitation, et son premier mouvement fut pour s'approcher de l'officieux messager et l'interroger, mais le digne personnage ressemblait si bien à un automate, qu'il y avait peu d'espoir d'en obtenir le plus léger renseignement. D'ailleurs, il devait avoir des instructions, et il eût été indiscret de le questionner. Il fallait accepter ou refuser, et le vicomte n'était pas homme à prendre ce dernier parti en pareille circonstance. Il indiqua donc par un regard qu'il était prêt à sortir, et, précédé de son guide, il gagna silencieusement la rue où se trouvait une voiture sans armoiries, dans laquelle il fut invité à monter.

— Qui diable a pu écrire ce billet? se demandait mentalement le vicomte en s'allongeant sur les moelleux coussins du mystérieux véhicule.

Et son imagination parcourait le vaste champ des suppositions avec une effrayante rapidité. Allait-il se trouver en face d'une femme jeune ou vieille, laide ou jolie, brune ou blonde? Avait-il inspiré une de ces passions qui entraînent à l'oubli de tous devoirs, ou serait-il l'objet d'une mystification de quelque capricieuse coquette? Il allait jusqu'à supposer qu'une ancienne maîtresse pouvait bien avoir employé ce subterfuge pour l'attirer dans quelque piège.

— Bah! s'écria-t-il en éclatant de rire, il en sera ce qu'il plaira au diable ou à l'amour.

Au même instant, la voiture partit, et, à la lueur d'un réverbère, il aperçut en face de lui un homme masqué qui l'invita poliment, en français, à se laisser bander les yeux. Et, sans attendre de réponse, l'inconnu essaya de lui nouer une écharpe autour de la tête.

— Un instant, dit le capitaine en s'opposant à cette mesure; nous sommes assez dans les ténèbres comme cela sans qu'il soit nécessaire de m'y plonger davantage.

— J'ai reçu des ordres formels, Monsieur le vicomte, répondit l'homme masqué, et je dois les exécuter. Si vous refusez de vous laisser conduire aveuglément par moi et de vous soumettre à toutes les mesures de prudence qui me sont prescrites, je vais faire arrêter et vous descendre où nous nous trouvons. Je dois également vous demander votre parole comme garantie contre toute tentative indiscrete de votre part.

— Diable! murmura le vicomte, il paraît que c'est bien aveuglément que l'on veut me conduire. Allons, faites, Monsieur, ajouta-t-il tout haut avec l'espoir d'être dignement récompensé de son obéissance; je souscris à tout.

L'étranger lui banda les yeux et rentra dans un mutisme dont le vicomte essaya vainement de le faire sortir en lui adressant une foule de questions qui restèrent sans réponse.

La voiture roulait toujours, et à l'air vif qui pénétrait par le carreau d'une des portières, au balancement presque insensible de la voiture qui ne se ressentait plus de ces légers soubresauts que lui communique toujours le mouvement des roues sur les pavés inégaux, le vicomte put juger que l'on avait quitté la ville. Il voulut néanmoins s'en assurer, et, à cet effet, il s'adressa à son compagnon:

— Nous allons à la campagne? lui demanda-t-il.

Cette fois encore, aucune réponse ne satisfit sa curiosité. Il eut bien un vague désir de s'assurer du fait par lui-même, mais il se rappela qu'il avait engagé sa parole, et il se replongea dans ses réflexions pour se soustraire à toute nouvelle velléité interrogative.

Le grave et solennel silence de la nuit n'était interrompu que par le retentissement du pas des chevaux sur la route et par ce léger bruissement que produit le vent en s'engouffrant dans les arbres. On entendait quelquefois dans le lointain le cri plaintif et monotone de ces virtuoses nocturnes qui s'enfuient au moindre bruit qui vient les troubler. Tout à coup, le vicomte fut arraché à ses réflexions par le grincement d'une grille qui tournait sur ses gonds, puis il entendit le sable crier sous les roues de la voiture, et on s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, Monsieur le vicomte, lui dit son compagnon; permettez-moi de vous conduire.

— Je crois que ce maraud se moque de moi, murmura le vicomte en se disposant à descendre de voiture; que veut-il donc que je fasse s'il ne me guide? Pourvu qu'il

ne me conduise pas dans quelque antre infernal, en face d'une vieille sorcière quelconque, je m'estimerai fort heureux. Le tour serait joli, ma foi! et, excepté moi, on rirait bien dans les salons de Vienne. Morbleu, nous verrons bien, acheva-t-il en matière de conclusion, au moment où il sentit qu'on lui prenait le bras pour le guider.

On lui fit monter quelques marches, puis on ouvrit et referma plusieurs portes, et enfin une atmosphère douce lui apprit qu'il se trouvait dans l'intérieur d'appartements habités ou du moins chauffés, car aucun bruit extérieur n'arrivait à ses oreilles. Tout en foulant les tapis des appartements qu'on lui faisait traverser, le capitaine continuait à se préoccuper involontairement du dénouement de l'aventure dans laquelle il s'était engagé assez légèrement. On a beau être brave comme Bussy ou hardi et entreprenant comme Lauzun, il arrive toujours qu'à un moment donné on fait un retour sur soi-même, quand on s'est lancé follement ou témérairement dans une entreprise dont on ne peut prévoir l'issue. Il est vrai que, dans bien des circonstances, les sages réflexions sont trop tardives et, par conséquent, inutiles; néanmoins, elles affluent dans votre cerveau, et vous ne pouvez vous soustraire aux déductions qu'elles font naître.

Après avoir passé une revue rétrospective de sa situation, le vicomte comprit qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à se tenir prêt à toute éventualité et à éviter le ridicule. Selon une locution proverbiale, le vin était tiré, il fallait le boire sans faire la grimace, et soutenir dignement la réputation d'homme d'esprit et de galant homme, dont il jouissait à juste titre.

Il songeait à cela et à bien d'autres choses encore, quand son guide l'arrêta et lui dit, après avoir préalablement échangé quelques paroles à voix basse avec une personne qui devait se trouver près de lui:

— On me charge de vous prévenir que vous pouvez enlever votre bandeau, Monsieur le vicomte.

— Enfin! exclama ce dernier en arrachant de sa tête le fin madras qui lui couvrait les yeux.

B^{CD} L. DE KENTZINGER.

(La suite au prochain numéro.)

A JEAN DE LAFONTAINE

O le meilleur des Champenois
Et des conteurs le plus aimable,
Toi le seul peintre inimitable,
Grand homme et bonhomme à la fois!

Ton négligé fait ta parure;
Tu sais *plaire et n'y penser pas*,
L'Art vaincu t'a nommé tout bas
L'enfant gâté de la Nature.

Ta muse est la vierge des champs,
Qui nous ravit et qui l'ignore,
Enfant, qui nous enchante encore
Par mille traits fins ou touchants.

Beaux de leurs grâces immortelles,
Tes vers sont de toutes saisons;
Le sage y trouve des leçons,
Et l'éloquence des modèles.

Mais on ne t'a peint qu'à moitié
Quand on a loué ton génie :
Loin des cours tu cachas ta vie ;
Tu fus fidèle à l'amitié.

Sans prôneurs et sans folle envie,
Charmant et modeste écrivain,
Seul, tu pris *le plus long chemin*
Pour aller à l'Académie.

CLOVIS MICHAUX.

DE TOUT UN PEU

CAUSERIES ET REVUE DE LA SEMAINE.

SOMMAIRE. — Bons conseils à Messieurs les célibataires. — L'article formidable d'un budget. — 90,000 francs de crinoline. — Fournisseur condamné à s'arranger à ses risques et périls. — Rappel de la dernière course de La Marche. — Réparation d'un oubli. — Nice et Toulon : le lancement du *Castiglione*. — Réflexions assez tristes sur le *Great-Eastern*. — La sirène de l'Europe : sa toilette. — Un mot spirituel du roi Louis-Philippe. — Le prix d'achat primitif de l'Hôtel-de-Ville. — Le pont de Charenton et quelques menus souvenirs à son propos.

Ouvrons nos colonnes par un conseil de politique intime : c'est un chapitre qui a bien sa valeur.

Les garçons, ou, pour plus élégamment parler, Messieurs les célibataires qui veulent allumer le flambeau de l'hyménée, doivent bien se rendre compte des nouveaux devoirs et surtout des nouvelles charges qui vont peser sur eux. Certes, les loyers sont chers, les denrées sont doublées, le beurre et la viande ont aujourd'hui des prix formidables. Tout cela est certainement une imposante source de réflexions ; mais il est une autre corde plus sensible que la sollicitude de l'épouseur doit bien étudier : c'est l'article crinoline. Sur cet article, la hausse ne fait que progresser.

Quand nous disons crinoline, c'est tout le bagage de la toilette féminine qu'il faut méditer avant de prononcer le *conjungo*.

Pour cela, Messieurs les célibataires qui veulent savoir à quoi s'en tenir, ont eu raison de faire cette semaine un tour au Palais, et d'aller étudier la question sur le terrain judiciaire.

Une des élégantes de nos salons (dois-je la nommer ? — non), mais cette fois, à travers les initiales que nous donnons et qui ne sont point de fantaisie, il est facile de la deviner : ces initiales doubles sont d'une transparence authentique ; — une de nos élégantes, à laquelle son mari, M. de Fen* C*** alloue 8,000 fr. pour sa toilette, ne se trouve pas à l'aise avec ce chiffre annuel. — Dans les dernières années de 1857, 1858, 1859, elle a fait une course à fond de train sur les dentelles, les robes à volants, les chapeaux, les pelisses, les jupes brodées et les fourrures. Quand il fallut en venir à l'addition, le chiffre de ce petit déluge de notes remises par le fournisseur ou les grandes faiseuses, est monté à 90,000 fr.

M. de Fen* C*** a eu d'abord l'envie d'envoyer promener les créanciers de Madame ; mais Madame ne nie pas la dette ; elle est trop grande pour cela. Toutefois, on a réglé ces notes, dont quelques-unes venaient même de

la province ; mais il y a eu un supplément ignoré de 8,000 fr., qui a mis le mari en émoi, et c'est sur ce dernier point que le procès a eu lieu. Le mari a triomphé ; le fournisseur trop discret devra désormais s'arranger avec Madame à ses risques et périls.

Tout cela est très-bien ; mais ceux qui n'ont pas encore pris femme et qui n'aiment pas les réclamations entraînant des orages avec elle, doivent, vous le voyez, avant tout, s'informer des tendances artistiques que la future peut manifester pour l'article *toilette*. — La toilette est devenue le *ronge-maille* des budgets ; et il faut y regarder à deux fois, car ce ronger maille a toutes ses dents, et il s'en sert tous les jours au sein des meilleurs ménages.

Faute d'espace, notre dernier courrier n'a pu vous parler d'une course qui avait clos la saison. Le turf n'avait pas pris son congé officiel ni dit son dernier mot. Donc, pour la deuxième fois, le parc de La Marche s'était rouvert aux nobles jouteurs ; la route de Ville-d'Avray a vu des flots de poussière se lever sous les roues de quelques beaux équipages restés encore à Paris. Différentes nuances de la société parisienne étaient représentées là par des échantillons plus ou moins tapageurs, mais tous d'une élégance remarquable. Casques, robes, mantelets, ombrelles à couleurs variées, chapeaux roses et bleus, tout cela courait avec un miroitement rapide et multicolore le long de la route. Les sportmen étaient, la plupart, dans leurs propres voitures, entre autres le prince de Sag***, dont l'équipage à la Daumont, avec quatre chevaux fringants et bien menés, faisait l'admiration des vieux connaisseurs hippiques. Les vainqueurs de cette lutte, qui termine les beaux jours de La Marche, ont été M. le vicomte de C***, propriétaire de *the Colonel*, qui a battu facilement *Nul*, son concurrent ; le nom était en effet malheureux. Dans la course des haies, la monotonie du spectacle a été rompue par la chute coup sur coup de *Revoke*, appartenant à M. Teddy, qui a roulé très-joliment son jockey par terre et laissé prendre la victoire au jeune *Polygone*, appartenant à M. le comte de Nieul. Enfin la séance s'est terminée par une « poule » entre gentils-hommes-riders, course plate sur distance de 1,600 mètres. L'honneur de cette épreuve revient à M. le duc de Cadrouse, qui montait *Bièvre*, cheval appartenant à M. Chichester, et qui a gagné d'une encolure ce bon *Moucheron*, à M. le vicomte de Talon, lequel *Moucheron* avait commencé très-brillamment par voler à la victoire. — A cinq heures, les émotions se calmaient : vainqueurs, vaincus, hérauts d'armes, juges et spectateurs rentraient à Paris, couverts les uns de lauriers et les autres de poussière, et tous se donnant rendez-vous à la grande joute d'automne sur le terrain de Longchamps.

Le boulevard des Italiens, déjà dépeuplé depuis le dernier steeple-chase, va l'être davantage ces jours-ci. Le rendez-vous des touristes est dans ce moment Nice et Toulon : Nice, qui prépare ses villas toutes semées de roses et de lauriers pour recevoir d'augustes voyageurs, et Toulon, qui va lancer un des plus beaux vaisseaux, le *Castiglione*, de 100 canons. Au moment où ces lignes se liront, amis lecteurs, le noble et grandiose bâtiment aura pris possession de la mer, en face des chantiers du Mourillon. Puissent les flots et les vents être remplis pour lui

de douceur et d'indulgence ; puisse son glorieux pavillon flotter haut et ferme sur cette Méditerranée qui est notre lac français.

A propos du lancement du *Castiglione*, nos marins se réjouissent de voir que les proportions colossales du *Léviathan* anglais, le *Great-Eastern*, n'ont pas éveillé chez nous le désir d'une fâcheuse imitation. L'ampleur des formes n'est chose belle et bonne qu'autant qu'il y a profit et bon service. Le colossal a ses dangers : une rue, si longue qu'on veuille la faire, celle de Rivoli, par exemple, doit avoir une limite rationnelle ; il arrive même un instant où la règle du beau se trouve violée par l'exagération, soit de la longueur, soit de la largeur. Prolongée à l'infini, la ligne droite tend à devenir une monstruosité réelle de monotonie : c'est ce qui arrive à nos voisins. Si habiles qu'ils soient dans la construction navale, ils ont exagéré l'exagération. Ainsi, un vaisseau de 100 canons est déjà un specimen admirable de force et de puissance. De 100, vous passez à 120. Soit ! ces 120 bouches à feu constituaient une assez belle mâchoire à cette ville flottante qu'on appelle un vaisseau de ligne. On voulut passer outre, en poussant jusqu'à 140 canons ; et, en cela, on se conduisit à peu près comme ces élégantes qui, de la robe à deux et trois volants, sautèrent à la robe à volants continus, montant jusqu'à la ceinture. Les ingénieurs anglais se dirent, comme les maçons de l'antique Babel : « Faisons un navire qui soit grand comme cinq frégates ou trois vaisseaux de ligne ; que ses flancs puissent contenir 10,000 soldats et passagers, et montrer, pour rangées de dents, 360 pièces à feu de tout calibre, et alors, la mer tout entière nous appartiendra. » — Cela dit, on fit ce *Léviathan* dont toute l'Europe maritime se préoccupa vivement il y a deux ans. D'abord, le monstre fit peur à quelques esprits craintifs qui sont peu amis de ces trente douzaines de dents si bien rangées. Mais qui trop embrasse mal étreint. Après deux essais, le *Léviathan* est reconnu d'une gigantesque inutilité ; mieux que cela, il devient, comme arme de combat, un magnifique invalide ! Il a deux jambes de bois !

Pendant que l'on court aux champs, la Sirène de l'Europe, c'est de Paris que nous parlons, poursuit le cours de ses laborieuses transformations : la pioche, le marteau et la truelle marchent sur toute la ligne.

Les embellissements se font avec une sorte d'enchantement : là, des masures et de vieilles maisons, privées d'air et de soleil pendant quatre siècles, ont fait place à des squares tout verdoyants ; ici, une baguette de fée a jeté avec profusion la lumière, le feuillage et les fleurs. Voyez le square du Temple, celui du Conservatoire et ces délicieux jardins d'Armide dont s'est naguère peuplé le vrai roi des squares, les Champs-Élysées ! — Les enfants et les oiseaux gazouillent à l'envi dans ces frais réduits, et c'est une justice à rendre à l'intelligence de nos édiles, on ne pouvait mieux consoler les Parisiens de la disparition des jardins tombés l'un après l'autre depuis vingt ans avec leurs hôtels, et dont les arbres avaient la propriété tout hygiénique de rendre plus sain pour les poumons l'air des quartiers où ils verdoyaient.

Aujourd'hui, en voyant Paris, Boileau hésiterait à en dire tout le mal qu'il en a écrit dans sa fameuse satire. La bourgeoisie de nos jours s'est logée en prince, avec balcons sur la rue, et le peuple se loge déjà en bourgeois.

Il y a une amélioration tellement considérable dans cette partie du bien-être domestique, que l'on peut prendre presque au pied de la lettre ces paroles fines et railleuses du roi Louis-Philippe, quittant un jour M. de Rambuteau, alors préfet de la Seine, et lui disant : « Mon cher comte, il est tard, retournez à votre palais de l'Hôtel-de-Ville : moi, je vais rentrer à ma maison des Tuileries. »

En effet, les Tuileries n'avaient pas vraiment de jardin pour la promenade de ses hôtes, et le préfet avait cet avantage sur le souverain, celui de faire un tour à son aise dans ce bosquet circulaire qui contourne et ombrage le rez-de-chaussée de son palais.

Si vous voulez mieux apprécier la marche des choses et mieux estimer la valeur de cette belle demeure municipale, qui est la première préfecture, *non urbis sed orbis*, remontez un peu avec nous au quatorzième siècle.

En l'année 1357, notre cher Hôtel-de-Ville, qui vaut quelque chose comme 30 millions, était tout bonnement la simple « Maison aux piliers. » Elle valait alors 2,600 fr. ; et c'est ce prix qu'il en coûta à la ville pour l'acquérir de ses propriétaires, Jehan l'Auxerrois et Marie-Jehanne sa femme. Ils la vendirent toutefois 2,880 francs au prévôt messire Etienne Marcel, le 7 juillet 1357, qui tint à honneur à les payer comptant, afin d'en prendre possession au nom des bourgeois de Paris et d'en faire la « *Maison commune*. » Cette somme fut comptée sur l'heure et en monnaie d'or, chose qui parut magnifique et tout à fait royale aux vendeurs de ce bon temps.

Cependant, du train dont marchent les affaires, il est possible que dans cinq autres siècles ce palais de l'Hôtel-de-Ville ne soit plus qu'une mesure comparée à celui qui pourra exister dans l'année 2360, et qui aura probablement des poutres en bronze, des plomberies en argent massif et des lambris en or plein.

Ne quittons pas l'édilité parisienne sans signaler un fait plein d'intérêt historique. Jamais le mot *pontife* (pontifex, faiseur de ponts), ne fut mieux mérité que par le règne sous lequel nous vivons. Ce n'est pas du Pont-au-Change qu'il s'agit ici, mais de celui de Charenton. Le passé de ce petit édifice n'est pas sans importance et mérite un souvenir.

Construit la première fois en 825, il est détruit par les Normands en 865, qui en font des allumettes lors du siège de Lutèce.

Sous Charles VII, les Anglais s'en emparent ainsi que de sa poterne crénelée. En 1436, les Parisiens le reprennent sur les Anglais. En 1465, il retombe au pouvoir de la ligue du *Bien public* sous Louis XI. Viennent ensuite les Huguenots, qui s'en rendent maîtres en 1567. Les Ligueurs, sous les Guise, le prennent pour eux. Henri IV le leur enlève, La Fronde s'en empare en février 1649, avec des pertes cruelles ; et Louis XIV le reprend. Depuis cette époque, une ère de douce tranquillité lui fut faite. Le temps seul se chargea de lui porter des coups meurtriers, et, après le temps, c'est le corps des ponts et chaussées qui va aujourd'hui le troubler dans son existence *pontificale*, en lui refaisant une peau neuve. Il peut s'appeler, non pas le pont des Soupirs, mais le pont des Batailles.

PAUL DE FULVY.

Le Directeur-Gérant : B^{ou} L. DE KENTZINGER.

Imprimerie de L. TINTERLIN et C^{ie}, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

REVUE

DE

LA LIBRAIRIE, DES THÉÂTRES, DE LA MODE
ET DE L'INDUSTRIE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE. — PRIX D'ABONNEMENT : FRANCE, 20 FR. — ÉTRANGER, 25 FR.

ENTRETIENS SUR LA MODE

Enfin, nous voici réconciliés avec le soleil ! S'il reste à faire quelques dispositions de toilette, on devra se hâter, car Paris émigre. Dans quelques jours, il sera tout entier hors des murs.

L'élégance parisienne existe toujours avec sa physionomie parisienne ; mais ce n'est pas la même. La Parisienne que des circonstances force à rester sédentaire, celle qui va à la campagne et celle qui va aux bains de mer et aux eaux, ont autant d'exigences diverses à satisfaire. Un chapeau de crêpe à plumes qui sera trouvé charmant à Paris pour une visite de jour, n'aura aucune place dans une toilette de campagne. J'ai vu, ces jours derniers, dans un joli magasin dont je vous ai déjà parlé : M^{me} Gorringe, rue Duphot, 15, quelques modes parfaitement conçues pour ces diverses pérégrinations. J'ai vu un chapeau de paille noire, avec des agréments de taffetas noir et un bouquet de deux plumes de casoar, retenues au pied par une touffe de quatre roses blanches sans plumes. Sous la passe, de la blonde blanche et noire, des roses blanches et noires en taffetas.

Ceci est une fantaisie de caractère, qui traduit clairement la mode de l'année. M^{me} Gorringe avait, le même jour, un charmant chapeau de crêpe violet, coulissé avec une touffe ronde de plumes pareilles, enfermant dans le milieu un paquet de boutons de roses.

Ceci est le préjugé vaincu.

Le violet et rose est accepté aujourd'hui, comme le bleu et rose, le bleu et vert. Toutes ces nuances, si longtemps ennemies et en rivalité, s'accordent à merveille. Il y avait aussi, rue Duphot, un chapeau de paille belge, arrangé avec des dentelles noires et des lilas, bavolet de taffetas et dentelle, qui était délicieux de bonne grâce et de fraîcheur.

J'ai vu que M^{me} Gorringe avait tout le talent des grands noms et le bon esprit du bon marché des noms nouveaux.

Ce chapeau, très-frais, très-coquet, très-printanier, lui avait été commandé par une dame qui compte — ou plutôt qui ne compte pas — un certain nombre d'automnes. J'en fis l'observation. C'est, me répondit-elle, qu'elle est en train d'éprouver les eaux Delaunay, et vraiment elle a quelque droit de se faire illusion. Depuis qu'elle emploie ces préparations, je puis vous affirmer qu'elle a le visage très-rajeuni, et que ses cheveux ont repris de la couleur.

M. Delaunay semble s'être donné pour mission de faire retourner le temps en arrière. Il va se faire bien des amis ? (Je laisse le mot avec cette orthographe, parce qu'en grammaire le masculin l'emporte.) Je ne veux pas, moi, femme, admettre ce préjugé offensant que nous sommes seules à vieillir avec regret... ..

Hélas !

« Que je sais donc, sur ce point, bon nombre d'hommes qui sont femmes. »

M. Delaunay ne fait pas d'exception, et il reçoit également bien, rue Colbert, 10, les clients et les clientes qui viennent à lui pour en appeler des avaries du temps.

Je ne dis rien de nouveau sur les robes. Elles vont rester dans une certaine anarchie ; la jupe, bouffante à volonté ; la manche, large à volonté.

Pour l'ampleur des jupes, je ne vois pas de règle plus sûre à suivre que la jupe Milliet (maison Fouqueteau, rue du Sentier, 16). Cette jupe, falbalassée, soutenue par de très-légers et très-flexibles aciers, dissimulés et adoucis par l'étoffe qui les enveloppe, est certainement ce que les femmes peuvent porter de plus complet.

Ce jupon, car je ne puis lui donner un autre nom, est charmant à l'œil ; une femme, une jeune fille même, peut le porter, sans crainte qu'en montant en voiture, en barque, à la promenade, la présence du jupon critiqué se révèle. La jupe Milliet a les honneurs de la saison.

Puisque j'en suis à cette partie intime de la toilette, je rappellerai la ceinture de M^{me} Bloch, rue Saint-Honoré, 225. Cette miniature de corset, gracieusement taillée et délicatement exécutée, est tout ce que l'on peut avoir de plus commode et de plus seyant pour les toilettes de campagne et de voyage. On est à l'aise et parfaitement habillée. C'est le beau idéal comme résultat, pour le corset.

J'ai eu souvent à dire que tout le talent de la corsetière consistait à atteindre ce double but. Il faut être bien habillée, mais il ne faut pas être gênée, sous peine de manquer de grâce et de distinction, deux qualités que recherchent avant tout M^{me} Bloch.

Donc, on part à la campagne, où nos sages conseils doivent accompagner nos lecteurs et nos lectrices.

J'ai à signaler l'importance que vient de prendre une innovation capitale, *la toile cuir*, cette merveille, enfant du luxe et de l'économie.

La toile-cuir, unie, serait déjà une invention précieuse, puisqu'elle remplace au quart de prix le maroquin, très-aimé, mais abandonné pour son prix élevé. A dessins, de deux nuances ou dorée, la toile-cuir devient une fantaisie spéciale et somptueuse.

Il s'est fait depuis trois mois des ameublements nombreux pour la campagne. Il s'en fait énormément à Paris, pour salle à manger et cabinet de travail. Un petit salon en toile-cuir, de couleur claire, est très-distingué, et on voit dans le salon le plus magnifique un fauteuil isolé, un pouff, en toile-cuir. Le magasin qui a ouvert un dépôt rue Notre-Dames-Victoires, met au jour ces simples et splen-

dides étoffes dont j'aurai souvent à parler.

Je reviens aussi, comme conseil aux maîtres et maîtresses de maison, sur une disposition intime, à laquelle il faut apporter une grande attention : c'est l'ordonnance matérielle de sa cave. Le porte-bouteille Barbou, qui se vend chez l'inventeur, rue Montmartre, 33, est une de ces heureuses innovations, nées des inconvénients qui les ont précédées.

Connaissiez-vous rien de plus grossier et de plus repoussant que l'organisation d'une cave par les lattes, le sable et la paille.

La ménagère la plus intrépide reculait devant ces soins, néanmoins inévitables.

Aujourd'hui, ce département spécial n'est pas plus désagréable que la lingerie, que l'office, que tout ce qui est du ressort de la maîtresse de maison. Le porte-bouteille Barbou, étagère de fer à rayons réguliers, simplifie tout rangement et surtout tout dérangement. Le vin est classé, les bouteilles sont isolées les unes des autres ; à mesure que l'on prend dix bouteilles pleines, on remet au-dessus dix bouteilles vides, sans que rien soit en désordre.

C'est bien avec le porte-bouteille Barbou que la cave a l'air d'une bibliothèque.

Et n'allons pas à la campagne sans emporter tous ces bagages du passe-temps à la mode — la pêche. —

Il se vend quai de la Mégisserie, dans un magasin que l'on appelle le *Pêcheur* et le *Martin-Pêcheur*, une foule de jolies armes offensives, qui sont destinées aussi bien à la main délicate des femmes qu'à la main robuste du canotier. On fait de joyeuses et naïves parties au bord de l'eau, les uns vont en canot, les autres restent sur la rive. C'est la mode du moment. C'est la mode aussi qui veut que l'on aille, quai de la Mégisserie, dans le magasin que je vous enseigne, acheter les filets, les boîtes, les lignes, tout cet arsenal qui fait autant la gloire du pêcheur que son adresse sur le champ de bataille.

CONSTANCE AUBERT.

P. S. Par erreur typographique, on m'a fait dire dans mon dernier entretien : *Diveri*, au lieu de *Devers*, en parlant de M. Joseph Devers, savant peintre sur émail du roi de Sardaigne et fabricant de terres italiennes, avenue de la Santé, route d'Orléans. M. J. Devers est l'habile émule de Freppa, qui a obtenu de grands succès à la dernière Exposition universelle, et a remis en faveur les faïences italiennes, pittoresques et artistiques. C. A.

SAISON DES BAINS

EMS.

Ems inaugure dignement la saison ; le programme des concerts contient une liste des premiers virtuoses. Il y a cette année un théâtre français où sont jouées les pièces choisies du Vaudeville ; les artistes de la troupe appartiennent presque tous à Paris. On doit y représenter prochainement une pièce inédite de Méry, et un acte également inédit d'un de nos spirituels chroniqueurs, ayant pour titre : *l'Hameçon aux Eaux*.

Le Cursaal, décoré splendidement par Roncier, l'habile tapissier de Paris, est le plus grandiose des bords du Rhin.

Sont arrivés à Ems : S. M. la reine Suède. — Le prince d'Esterhazy. — S. A. le duc régnant de Saxe-Meiningen. — Le comte de Metternich — LL. AA. RR. la princesse Marie et la princesse Frédéric des Pays-Bas. — Le prince et la princesse Biron de Courlandes, etc., etc., etc.

OSTENDE.

Le baron et la baronne d'Ardenbroek. — Le baron de Vrangél. — M^{me} la comtesse de Heyne. — M. le comte de Schoenburg. — Le baron de Chabaud-Latour. — S. A. le prince Joseph d'Arenberg. — M^{me} la comtesse Lazar. — Le comte de Honsbrouck. — Le comte et la comtesse Zichy. — Le baron F. d'Huart. — Le comte Max de Loë.

VICHY.

Le prince Marc de Beauvau.

NÉRIS.

Le comte Joseph de Montbrun.

CARLSBAD.

M. et M^{me} de Phalen.

DIEPPE.

Le prince de Stourdza.

SPA.

Le comte Robert de Cornelissen. — M. et M^{me} de Melikoff.

MONT-D'OR.

La duchesse d'Istrie,

TRÉPORT.

Le comte de la Suède.

AIX-LES-BAINS.

Le comte Eugène de Béthune.

EAUX-BONNES.

Le comte de Vansay. — Le prince Salm-Dyck. — Le baron de Franck. — M^{me} la baronne Le Cordieu. — Le marquis de Rilly. — Le comte de Kornulieu. — Le comte et la comtesse et M^{me} la vicomtesse de Blagny. — Mgr l'évêque de Bayonne. — M. Boitelle, préfet de police. — M^{me} la comtesse de Cafarely. — Le comte Henri de Kersaint. — Le baron Lallant de Gommecourt.

L'ATELIER DE DANTAN JEUNE

Il y a bien des ateliers d'artistes à Paris ; nous n'en connaissons pas de comparable à celui de Dantan jeune. C'est que la composition de cet atelier est unique. Ainsi, rien de plus piquant, de plus varié, de plus amusant que son musée comique. Il semble que toutes les célébrités s'y soient donné rendez-vous. Des maréchaux de France, des danseurs, des souverains, des tribuns du peuple, des financiers, des poètes. Le tout en plâtre ou en marbre. Un pêle-mêle inexprimable. Là, les savants vivent en paix, séparés les uns des autres par l'espace d'un centimètre. Des rivaux dans tous les genres n'ont pas un *traître* mot à se dire. C'est un pays comme il n'en existe pas. Aussi, visiter l'atelier de Dantan est une faveur très-ambitionnée de la bonne compagnie.

Ajoutons que l'auteur de tant de créations fantasques, ingénieuses, qui lui appartiennent si bien en propre, fait les honneurs de sa galerie avec une obligeance parfaite, et, de plus, avec une modestie telle que ces lignes lui paraîtront peut-être trop louangeuses. Mais nous en sommes bien fâché. Pour une fois que son nom se trouve au bout de notre plume, il faudra bien qu'il se résigne ; nous dirons toute notre pensée.

On sait, du reste, que depuis des années, Dantan a renoncé à la plaisanterie en plâtre. Il est maintenant au premier rang de nos statuaires. A ce morceau de marbre extrait d'une sombre carrière, donner une âme en quelque sorte ; à la personne dont on reproduit les traits, conférer la possibilité de vivre au delà de son existence, c'est là un bien beau privilège ! Le buste du maréchal Canrobert, le buste de Rossini, celui de M. Thiéac, sont d'admirables modèles de ressemblance intelligence et fine. Et Dantan jeune en compte... Combien ? Voilà ce que nous ne saurions énumérer.

Dantan n'est pas seulement un grand artiste, c'est en même temps un homme de cœur. Et ils sont si rares les gens de cœur, surtout quand ils ont du talent !

CHARLES VIENNOT.

CONCERT MUSARD (Champs-Élysées). — Tous les soirs de 8 à 11 heures.

JARDIN MABILLE. — Soirées musicales et dansantes les mardis, jeudis, samedis et dimanches.

CHATEAU DES FLEURS. — Soirées musicales et dansantes les lundis, mercredis, vendredis et dimanches.

HIPPODROME. — Les mardis, jeudis, samedis et dimanches, à 3 heures.

MARIONNETTES-ITALIENNES (Palais Bonne-Nouvelle). — Tous les soirs, à 8 heures. Les dimanches, jeudis et fêtes, représentation à 2 heures.

CASINO D'ASNIÈRES. — Les mercredis et vendredis, à 8 heures. Départ toutes les demi-heures par le chemin de fer de l'Ouest.

Le Directeur-Gérant : Bon L. DE KENTZINGER.

Imprimerie de L. TINTERLIN et C^e, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 8.

MAISON AMÉRICAINE

BREVETÉE S. G. D. G.

FABRIQUE

DE

NOUVELLES MACHINES

A COUDRE,

6, Faubourg Montmartre, 6.

Et 2, Cité Bergère, à Paris.



EN VENTE A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.
15, boulevard des Italiens,
Et dans les principales villes de la France et de
l'Étranger,

LA NOBLESSE EN FRANCE

avant et depuis 1789,

par M. EDOUARD DE BARTHÉLEMY, auditeur au
conseil d'Etat, secrétaire de la commission du
sc au des titres. — Nouvelle édition. — Un vol.
grand in-18. Prix : 2 fr.

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE

par M. BOREL D'HAUTERIVE. — 1860, dix-sep-
tième année. — Prix du volume, 5 fr.; avec
blasons coloriés, 8 fr.

OUVERTS DU 1^{er} MAI

BAINS D'EMS

OUVERTS DU 1^{er} MAI

(DUCHÉ DE NASSAU)

Les Eaux d'Ems appartiennent à la classe des eaux alcalines chlorurées carboniques fortes; elles sont précieuses, parce qu'elles tiennent en dissolution l'élément alcalin qui affaiblit l'économie et l'élément chloruré qui la reconstitue; l'abondance des gaz en rend d'ailleurs la digestion très-facile.

La cure à EMS, en raison de l'excellente organisation de l'établissement thermal, peut se faire avec autant de succès au printemps qu'en été; il est même une foule de cas où les mois tempérés de la saison conviennent mieux au traitement de beaucoup de maladies.

Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques Salons du Kursaal, tout est réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs; c'est l'établissement modèle par excellence.

Trajet de Paris à EMS, 14 heures, entièrement en chemin de fer par Cologne ou par Mayence.

Toutes les Eaux du duché de Nassau se trouvent à Paris, rue de la Michodière, 11, au dépôt de la Compagnie hydrologique allemande.

OFFICE ADMINISTRATIF.



COPIES, Écritures courantes, soignées, de luxe, moyen-âge.
RÉDACTIONS Administratives, commerciales, littéraires, lit-
gieuses, Pétitions, Mémoires, Brevets d'invention.
TRADUCTIONS légalisées de toutes les langues, Sciences,
Actes d'Etat civil.
DESSINS d'Architecture, de Machines, d'industrie, de topo-
graphie, Calques, Lavis, Projets, Croquis sur place.
AUTOGRAPHIES de tous les Ecrits, Dessins, Fac-simile.
RETOUCHES DE STYLE, Scientifique, Épistolaire, Poë-
tique, etc.; Correction gram-
maticale, Éléance, Clarté, Élévation. Finesse, Concision.
M. PALIS, directeur, 15, place de la Bourse. *Ecrire franco.*

SAISON DE 1860

BADEN-BADEN

SAISON DE 1860

Les eaux thermales de Bade, si célèbres et si appréciées au temps des Romains, ont conservé au point de vue médical le rang que leur avaient conquis leurs vertus curatives.

Les analyses nouvelles faites par le professeur Bunsen, de l'Université

de Heidelberg, démontrent que les trois sources de Bade n'ont rien perdu des richesses minérales qui les ont rendues recommandables.

Le trinkalle de Bade possède toutes les eaux minérales transportables de l'Allemagne et de la France. — Cure de petit-lait.

LES SALONS DE CONVERSATION SONT OUVERTS DU 1^{er} MAI AU 31 OCTOBRE.

Le voyage de Paris à Bade se fait en douze heures par le chemin de fer de Strasbourg. — Il s'effectue également par la Belgique, le Rhin et les chemins de fer allemands.

PARFUMERIE
DU **MONDE ÉLÉGANT**
Comme Noblesse, Titre oblige!...

EAU DE COLOGNE DU GRAND-CORDON, supérieure à celle connue. — **BOUQUET DU MONDE ÉLÉGANT**, parfum pour le mouchoir. — **LAIT DE CACAO**, rendant au teint sa fraîcheur. — **CRÈME AU LYS DES VALLÉES**, nouveau coldcream pour le teint. — **CRÈME IMPÉRIALE ET POMMADE AU BOUQUET DES CHAMPS**, pour la chevelure. — **SAVON DES BOUDOIRS**, à la mode. — **EAU DE TOILETTE DU MONDE ÉLÉGANT**, parfum d'Orient.

DÉLETTREZ et C^e, 11, rue d'Enghien, à Paris.
Commission, Exportation. Usine à Subonville.

GAZETTE DES EAUX, revue des eaux minérales et des bains de mer. — 3^{me} Année. — Rédacteur en chef : M. GERMOND DE LAVIGNE. Documents scientifiques et pratiques. — Hydrologie des gens du monde. — Chronique de la vie des Eaux. — La GAZETTE DES EAUX paraît toute l'année, les jeudis, par feuille de 8 pages in-4°. Abonnement, 15 fr par an. On peut s'abonner pour la durée d'un séjour aux Eaux, en adressant en timbres-poste 1 fr. 50 pour un mois et 35 c. par semaine en sus. — Bureau, rue Jacob, 50, à Paris. LA GAZETTE DES EAUX publie l'Annuaire des eaux minérales et des Bains de mer, pour 1860, joli vol. in-18. — 1 f. 50 en timb.-poste.

A VENDRE une jolie propriété à peu de distance du chemin de fer du Centre, composée d'une maison de maître bien construite, d'un beau bois de huit hectares formant parc, deux fermes; le tout d'une contenance de 180 hectares d'un seul tenant. Cette propriété est traversée par une petite rivière; elle est très-giboyeuse. Prix : 80,000 fr.

S'adresser pour tous renseignements, à M^e L. de Kentzinger, avocat, rue de Marengo, 6, à Paris, dépositaire du plan.

On reçoit les Annonces aux Bureaux du Journal, rue de Marengo, 6, à Paris.